Nouvelle-Orléans
Service de Charters.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 28 NOVEMBRE 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

III.

Peut-être heureuse—*La vogue très méritée de l'Opéra*—*Chanteurs et Ambassadeurs*—*Opéra et Opérette de front*—*Eloges outrés et exclusivements*—*La double troupe de l'Opéra*—*Le Trouvère*—*Les débuts de Verdi*—*Les attaques contre Faure*—*Le parti pris*—*La souveraineté du public*—*Monsieur Van Loo; Pinstrument et le chanteur*—*Mlle Romelli*—*Mlle Varelli*—*M. Maugé*—*M. Vernouillet*—*Mlle Muller*—*Plaquette chatrionnaiste*—*Mignon*—*Mlle Weyns*—*Mlle Dérivis*—*M. Voillequin*—*M. Vernouillet*—*Mme Alexandre*—*M. Alexandre*—Les Petits Mousquetaires—Le Chalet—Les Dragons de Villars—La Favorite—*Un concert de charité*—*Le concert de Mme Chas. Boudousquié.*

Sous prétexte de l'assassinat de Jules César les ides de Mars *jouissaient* d'un vilain renom chez nos aïeux du Tibre; les ides de novembre qui se compliquent, qui s'aggravent du fatal numéro treize, sont généralement assez malsaines aussi pour les vaillants qui entreprennent à la Nouvelle-Orléans l'exploitation de l'Opéra. Elles voient, d'ordinaire, s'ouvrir la campagne, et c'est cependant là l'une des plus dangereuses périodes à choisir pour semblable début.

En effet bonne partie de la population, partie la plus importante pour le théâtre, celle qui peut mener large vie, n'est pas encore toute rentrée; l'élan est à peine donné aux affaires, et les experts qui interrogent l'horizon du haut de leurs observatoires commerciaux, ne sont pas bien fixés sur ce qu'ils feront; cette recherche les absorbe, les distrait de toute préoccupation.

Neanmoins les ides du mois de novembre, c'est à dire neuvième de l'année, qui reste ainsi nommé quoqu'il en soit le onzième, n'ont point exercé de maligne influences sur l'Opéra. C'est même le contraire qu'on doit dire.

Depuis que le rideau s'est levé sur la soirée des débuts, sur *Faust*, les spectacles de la scène française ont été très régulièrement suivis; plusieurs soirées ont rappelé quelque peu l'ère brillante de l'Opéra d'antrefois: le monde élégant a reparu en bon nombre, et en somme la moyenne des recettes est plus qu'acceptable.

Les signes du temps sont donc favorables si le public persiste dans ce bon mouvement, il y a chance pour que le directeur actuel du théâtre de la rue Bienville ne suive pas l'exemple de nombreux prédécesseurs, et ne renonce pas à la partie après trois ou quatre mois de jeu.

Dans d'autre le tarif actuel des places est des plus modiques; mais enfin il s'est affaissé des prix par trop réduits de la saison dernière; prix dont l'adoption semblait comme un cri d'alarme, et qui devait avoir d'un effet funeste pour l'avenir de notre Opéra, tout en étant directement onéreux pour l'administration qui commit la faute d'y recourir, comme à une planche de salut, le jour où il en fut.

Le tarif actuel est singulièrement bas, cependant, et enfin c'est un commencement de retour salutaire au passé; et sous ces conditions tant faciles, la clientèle se soutient telle qu'elle existe à cette heure, le directeur pourra être encouragé à continuer l'aventure.

C'est sur ce tarif, déjà fort libéral, trop peut-être, que M. Maugé a sans doute basé son budget; il aura certainement proportionné ensuite à la contenance de la salle et à l'échelle nouvellement adoptée.

Il est juste de reconnaître qu'il a fallu augmenter nombre de richesses, multiplier les combinaisons pour arriver à une forte troupe double tout et se tient prêt à la portion congrue dont la direction se contente en faveur d'un public qui avant goûté du tabac, prétend s'y tenir.

Vous le savez, depuis quelques années, les artistes du chant sortent sont arrivés comme appointements, à des sommets qui causent le vertige.

Traitement d'ambassadeur, disait on autrefois, le mot doit faire rire les principesses et princes de la rampe dont je parle ici. L'ambassadeur est payé comme un cinquant relativement à ces dames à ces messieurs. J'en pourrais citer et tel parmi eux qui en un mois, en un mois, entendez vous bien, émargent deux et trois fois ce qu'émargeaient en une année Duprez, et plus récemment encore Faure; c'est à dire deux types achevés du grand art, deux de ces chanteurs savants et inspirés, qui ont jeté le plus d'éclat sur notre siècle privilégié sous ce rapport.

Il ne est point seulement au sein du personnel du grand opéra que vous vous trouverez en présence de ces cartes à payer vertigineuses, ces folies se répètent dans le petit domaine de l'opérette, je vous dépitise. Demandez à M. Maugé.

Il n'est pas aujourd'hui de chanteuse ou de chanteur d'opérette de premier plan qui ne juge pouvoir traiter de puissance à puissance avec les artistes les plus élevés de l'opéra; pas d'interprète d'Offenbach, Lecocq, Hervé, Planquette, Audran, Varney, et tant d'autres, qui ne se croie droit à un traitement auquel ne révèrent jamais les plus hautes individualités du chant.

De telle situation soulève des obstacles incalculables pour l'impressario qui veut frapper à la porte des sommités; bien nourrie doit être la symphonie des dollars, quand il prétend mener de front ces deux genres: opéra, opérette.

C'est ce qu'a voulu tenter M. Maugé; son premier coup de feu, comme directeur, a été tiré avec une grande témérité que, du reste, la fortune, justifiant le vieux mot du poète latin, semble aimer et servir jusqu'ici.

Dieu me garde de sonner troupe et bucein pour éloger le directeur actuel; cette besogne là ne saurait m'aller, et je la crois de mauvais service. A l'administrateur, à l'artiste, je dirai, sans hésiter, les vérités utiles; trop heureux, moi-même, quand elles seront aimables à entendre, car, à coup sûr alors, elles m'auront été agréables à écrire.

Je n'oublie jamais ceux qui m'ont valu des jouissances au théâtre; quand ils ont disparu, je ne les sacrifie pas au présent. C'est bien assez que les chanteurs meurent un jour tout entiers; en attendant que le photographe, ayant dit son dernier mot, emmagasine pour toujours leurs accents mêmes, et les transmette aux générations futures. C'est bien assez que le souvenir des artistes aimés aille, se faisant toujours de plus en plus vague; ils méritent, au moins, qu'on leur rende hommage, tant qu'il en reste encore quelque mémoire, si confuse qu'elle soit.

L'éreintement de ceux qui sont partis, pour la plus grande louange de ceux qui viennent, me paraît méchante tâche, et dont le public, intelligent qu'il est, ne saurait être dupe.

L'éloge outré me semble ridiculiser celui auquel il s'adresse et rabaisser celui qui le donne; je n'y condescendrai jamais, et je suis convaincu que l'immense majorité approuve pareille attitude chez le critique. Je garde toute admiration au talent, toute bienveillance à l'effort, toute sévérité à la vanité.

D'une part, je ne suis pas assez musulman pour m'incliner toujours devant le soleil levant; je n'y chauffe si là chaleur m'en plaît, voilà tout. D'autre part, je ne suis [illegible] le prisonnier de préventions [illegible] adulations.

Je ne dirai pas [illegible] troupe rolegant dans un coin les sujets qui ne me plaisent [illegible]

[illegible] Nouvelle-Orléans [illegible] Service de Charters.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 28 NOVEMBRE 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

III.

Peut-être heureuse—*La vogue très méritée de l'Opéra*—*Chanteurs et Ambassadeurs*—*Opéra et Opérette de front*—*Eloges outrés et exclusivements*—*La double troupe de l'Opéra*—*Le Trouvère*—*Les débuts de Verdi*—*Les attaques contre Faure*—*Le parti pris*—*La souveraineté du public*—*Monsieur Van Loo; Pinstrument et le chanteur*—*Mlle Romelli*—*Mlle Varelli*—*M. Maugé*—*M. Vernouillet*—*Mlle Muller*—*Plaquette chatrionnaiste*—*Mignon*—*Mlle Weyns*—*Mlle Dérivis*—*M. Voillequin*—*M. Vernouillet*—*Mme Alexandre*—*M. Alexandre*—Les Petits Mousquetaires—Le Chalet—Les Dragons de Villars—La Favorite—*Un concert de charité*—*Le concert de Mme Chas. Boudousquié.*

Sous prétexte de l'assassinat de Jules César les ides de Mars *jouissaient* d'un vilain renom chez nos aïeux du Tibre; les ides de novembre qui se compliquent, qui s'aggravent du fatal numéro treize, sont généralement assez malsaines aussi pour les vaillants qui entreprennent à la Nouvelle-Orléans l'exploitation de l'Opéra. Elles voient, d'ordinaire, s'ouvrir la campagne, et c'est cependant là l'une des plus dangereuses périodes à choisir pour semblable début.

En effet bonne partie de la population, partie la plus importante pour le théâtre, celle qui peut mener large vie, n'est pas encore toute rentrée; l'élan est à peine donné aux affaires, et les experts qui interrogent l'horizon du haut de leurs observatoires commerciaux, ne sont pas bien fixés sur ce qu'ils feront; cette recherche les absorbe, les distrait de toute préoccupation.

Neanmoins les ides du mois de novembre, c'est à dire neuvième de l'année, qui reste ainsi nommé quoqu'il en soit le onzième, n'ont point exercé de maligne influences sur l'Opéra. C'est même le contraire qu'on doit dire.

Depuis que le rideau s'est levé sur la soirée des débuts, sur *Faust*, les spectacles de la scène française ont été très régulièrement suivis; plusieurs soirées ont rappelé quelque peu l'ère brillante de l'Opéra d'antrefois: le monde élégant a reparu en bon nombre, et en somme la moyenne des recettes est plus qu'acceptable.

Les signes du temps sont donc favorables si le public persiste dans ce bon mouvement, il y a chance pour que le directeur actuel du théâtre de la rue Bienville ne suive pas l'exemple de nombreux prédécesseurs, et ne renonce pas à la partie après trois ou quatre mois de jeu.

Dans d'autre le tarif actuel des places est des plus modiques; mais enfin il s'est affaissé des prix par trop réduits de la saison dernière; prix dont l'adoption semblait comme un cri d'alarme, et qui devait avoir d'un effet funeste pour l'avenir de notre Opéra, tout en étant directement onéreux pour l'administration qui commit la faute d'y recourir, comme à une planche de salut, le jour où il en fut.

Le tarif actuel est singulièrement bas, cependant, et enfin c'est un commencement de retour salutaire au passé; et sous ces conditions tant faciles, la clientèle se soutient telle qu'elle existe à cette heure, le directeur pourra être encouragé à continuer l'aventure.

C'est sur ce tarif, déjà fort libéral, trop peut-être, que M. Maugé a sans doute basé son budget; il aura certainement proportionné ensuite à la contenance de la salle et à l'échelle nouvellement adoptée.

Il est juste de reconnaître qu'il a fallu augmenter nombre de richesses, multiplier les combinaisons pour arriver à une forte troupe double tout et se tient prêt à la portion congrue dont la direction se contente en faveur d'un public qui avant goûté du tabac, prétend s'y tenir.

Vous le savez, depuis quelques années, les artistes du chant sortent sont arrivés comme appointements, à des sommets qui causent le vertige.

Traitement d'ambassadeur, disait on autrefois, le mot doit faire rire les principesses et princes de la rampe dont je parle ici. L'ambassadeur est payé comme un cinquant relativement à ces dames à ces messieurs. J'en pourrais citer et tel parmi eux qui en un mois, en un mois, entendez vous bien, émargent deux et trois fois ce qu'émargeaient en une année Duprez, et plus récemment encore Faure; c'est à dire deux types achevés du grand art, deux de ces chanteurs savants et inspirés, qui ont jeté le plus d'éclat sur notre siècle privilégié sous ce rapport.

Il ne est point seulement au sein du personnel du grand opéra que vous vous trouverez en présence de ces cartes à payer vertigineuses, ces folies se répètent dans le petit domaine de l'opérette, je vous dépitise. Demandez à M. Maugé.

Il n'est pas aujourd'hui de chanteuse ou de chanteur d'opérette de premier plan qui ne juge pouvoir traiter de puissance à puissance avec les artistes les plus élevés de l'opéra; pas d'interprète d'Offenbach, Lecocq, Hervé, Planquette, Audran, Varney, et tant d'autres, qui ne se croie droit à un traitement auquel ne révèrent jamais les plus hautes individualités du chant.

De telle situation soulève des obstacles incalculables pour l'impressario qui veut frapper à la porte des sommités; bien nourrie doit être la symphonie des dollars, quand il prétend mener de front ces deux genres: opéra, opérette.

C'est ce qu'a voulu tenter M. Maugé; son premier coup de feu, comme directeur, a été tiré avec une grande témérité que, du reste, la fortune, justifiant le vieux mot du poète latin, semble aimer et servir jusqu'ici.

Dieu me garde de sonner troupe et bucein pour éloger le directeur actuel; cette besogne là ne saurait m'aller, et je la crois de mauvais service. A l'administrateur, à l'artiste, je dirai, sans hésiter, les vérités utiles; trop heureux, moi-même, quand elles seront aimables à entendre, car, à coup sûr alors, elles m'auront été agréables à écrire.

Je n'oublie jamais ceux qui m'ont valu des jouissances au théâtre; quand ils ont disparu, je ne les sacrifie pas au présent. C'est bien assez que les chanteurs meurent un jour tout entiers; en attendant que le photographe, ayant dit son dernier mot, emmagasine pour toujours leurs accents mêmes, et les transmette aux générations futures. C'est bien assez que le souvenir des artistes aimés aille, se faisant toujours de plus en plus vague; ils méritent, au moins, qu'on leur rende hommage, tant qu'il en reste encore quelque mémoire, si confuse qu'elle soit.

L'éreintement de ceux qui sont partis, pour la plus grande louange de ceux qui viennent, me paraît méchante tâche, et dont le public, intelligent qu'il est, ne saurait être dupe.

L'éloge outré me semble ridiculiser celui auquel il s'adresse et rabaisser celui qui le donne; je n'y condescendrai jamais, et je suis convaincu que l'immense majorité approuve pareille attitude chez le critique. Je garde toute admiration au talent, toute bienveillance à l'effort, toute sévérité à la vanité.

D'une part, je ne suis pas assez musulman pour m'incliner toujours devant le soleil levant; je n'y chauffe si là chaleur m'en plaît, voilà tout. D'autre part, je ne suis [illegible] le prisonnier de préventions [illegible] adulations.

Je ne dirai pas [illegible] troupe relégant dans un coin les sujets qui ne me plaisent [illegible]

[illegible]